XXVe ANNÉE. — N° 8735. — MARDI 6 OCTOBRE 1914.

LA CROIX DU NORD

5 CENTIMES — 5 CENTIMES

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE — TÉLÉPHONE : 372 — POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Dieu protège la France !

Le devoir du public

Pas bien loin, vers le sud de Lille, le canon tonne au moment où j'écris. On se bat.

Plus que jamais, à pareils moments, chacun doit se tenir à son poste.

Nos vaillants soldats sont au leur. Ils s'y comportent héroïquement. On me le redisait tout à l'heure : ils sont magnifiques au feu.

Les médecins, les hommes et les dames de la Croix-Rouge sont aussi à leur poste et accomplissent admirablement leur devoir secourable.

Des prêtres, improvisant aumôniers pour la circonstance, sont là aussi qui s'empressent dans leurs paroisses auprès des blessés et des mourants. On m'en citait un, hier, qui sous une pluie de balles accomplissait son ministère avec un calme intrépide.

Mais nous tous, qui n'avons rien à faire sur le champ de bataille, quel est notre devoir ?

Aller voir ? Non ! mille fois non !

Nos officiers se plaignent des foules indiscrètes et encombrantes qui se portent à proximité des zones dangereuses comme à un spectacle : pour voir.

Elles sont gênantes d'abord. Maintes fois, elles ont contrarié les opérations par leur circulation imprudente et par leurs paniques bêlantes à l'approche d'un danger.

Et puis il y a quelque chose d'indélicat dans cette curiosité. Nos soldats n'aiment pas qu'on vienne les voir dans l'accomplissement de leur devoir sacré, comme on va, en quête d'émotions malsaines, regarder les belluaires au milieu des fauves.

A ces heures tragiques et sanglantes, notre poste à chacun est celui du devoir : au travail ou à la prière.

Si la mort devait nous surprendre, c'est là qu'elle devrait nous trouver.

Un obus peut venir ici où j'écris mon article. Cela m'est égal : je suis à mon poste et, en paraissant devant Dieu, je pourrais dire : mort au champ du devoir.

Mais quelle excuse pourrait présenter au Juge suprême ce spectateur qu'une balle folle ou un obus en balade aurait frappé dans l'inutile et malsaine satisfaction de sa curiosité ?

Et quelle pitié mériterait de ses semblables le blessé, l'estropié à perpétuité en pareille circonstance ?

Si vous avez des loisirs et s'il vous reste au fond de l'âme un peu de foi, allez donc plutôt au pied des autels prier pour la France, dont le sang généreux coule à flots en ces terribles batailles, prier pour les combattants, pour les blessés et pour ces chers morts qui ont fait à la Patrie le sublime sacrifice de leur vie.

Dès que le canon élève dans le lointain sa voix tragique, tous ceux qui n'ont rien à faire, hommes, femmes et enfants devraient courir à la prière.

Et ce serait un réconfort autant qu'un secours, pour les frères, les époux et les fils qui, là-bas, affrontent la mort, s'ils savaient qu'à proximité du champ de bataille des milliers de cœurs qui palpitent à l'unisson de leurs grands cœurs, font monter vers le Dieu des Armées une prière ardente et puissante qui appelle la victoire.

C.

La Prière Eucharistique

S. Em. le cardinal Sevin écrit à Mme la comtesse de Saint-Laurent :

« Vous me faites l'honneur de me demander quel mot d'ordre vous devez communiquer aux membres de la Ligue des Femmes françaises. Le voici en deux mots : communier tous les matins.

Elles sont Françaises, elles doivent communier pour la patrie, car dans l'Eucharistie est le Dieu qui a reçu les nations en héritage et qui est l'arbitre souverain de la victoire.

Elles sont mères, épouses, sœurs de soldats. Elles doivent communier pour ceux qui sont en péril et qu'elles aiment du plus profond de leur cœur. Qui conservera nos combattants ? Dieu seul. S'ils succombent, qui leur fera la joie de saintement mourir ? Dieu seul. Après eux, qui consolera ceux qui vont survivre ? Dieu seul. Allez donc à l'Eucharistie !

Allez-y chaque jour ! Que l'Eucharistie soit pour ceux que vous aimez la vie. Quelle soit pour vous la consolation !

Que Dieu, Madame la comtesse, bénisse votre apostolat.

Que les ligueuses combattent en soignant les blessés ! Qu'elles combattent surtout en priant et en faisant prier, en communiant et en faisant communier.

La Guerre

Résumons

Le front des Alliés contre l'Empire allemand, ce n'est pas seulement la ligne de Belfort à Anvers par les Vosges, la Meuse, l'Aisne, l'Oise et l'Escaut, c'est aussi toute la frontière de Pologne, faisant face à la Prusse Orientale, à la Pologne prussienne, à la Silésie et à la Pologne autrichienne.

Or, une grande armée allemande vient d'être battue sur toute la ligne à la frontière de la Prusse Orientale.

En outre, les armées austro-allemandes dans la Pologne autrichienne sont quasi-anéanties et nos Alliés russes ayant franchi les Karpathes descendent en Hongrie.

Enfin, sur le front de la Silésie et Posnanie, les Russes sont en position avantageuse.

L'on conçoit combien cette situation, surtout la grande victoire russe en Prusse Orientale, met notre ennemi en plus grave posture et devra influer sur son action à l'Ouest.

Maintenant, sur notre front Belfort-Anvers, calme plat en Alsace tandis qu'en Belgique, nos alliés occupent sérieusement plusieurs corps allemands qui s'usent devant Anvers.

Entre ces deux extrémités, les communiqués d'hier signalent nos nouveaux progrès en Woëvre et une accalmie persistante sur notre front depuis l'Argonne jusqu'à Soissons. Cela confirme notre conclusion d'hier que la bataille de l'Aisne est moralement finie.

Toute l'activité de l'ennemi se porte actuellement à l'Ouest contre la menaçante avancée de notre gauche vers le Nord.

Et, par le fait il est entraîné avec nous vers le Nord.

Et, par le fait il est entraîné avec nous de Soissons. Il a été battu au nord de la forêt de l'Aigle. Ses attaques réitérées et d'une « violence inouïe » sur Roye — toujours en remontant — ont échoué avec d'énormes pertes.

Si bien, toujours d'après les communiqués, que sa violence s'est émoussée entre la Somme et l'Oise et même entre la Somme et la vallée supérieure de l'Ancre.

L'Ancre est cette rivière qui côtoie et que traverse plusieurs fois la grande ligne de chemin de fer de Lille à Paris entre Miraumont et Corbie où elle se jette dans la Somme.

Sa vallée supérieure c'est la région de Miraumont, à la hauteur de Bapaume.

C'est donc au nord de ce point, dans la région d'Arras que remonte l'offensive ou mieux la défensive ennemie, car il est évident que ce mouvement qui toujours l'éloigne de Paris est une lutte désespérée pour couvrir sa retraite.

Il est vrai que le second communiqué d'hier signale que sur un point assez vaguement indiqué par cette formule « Au nord de l'Oise », les Allemands ont renouvelé des attaques violentes qui nous ont même fait céder du terrain. Mais ces retours d'activité sont des incidents locaux qui se rattachent à cet objectif signalé : couvrir la retraite de l'arrière vers l'Est.

Pour assurer ce résultat l'ennemi a tenté de faire venir de nouveaux renforts par la route de Belgique.

On verra plus loin, d'après ce que la censure laisse passer de notre compte-rendu, quel accueil ces renforts ont reçu en voulant prendre par la région de Lille le chemin vers Arras.

EN FRANCE

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Gouvernement

Bordeaux, 5 octobre, 7 heures.

A NOTRE AILE GAUCHE, LA LUTTE BAT SON PLEIN DANS LA RÉGION D'ARRAS, SANS QU'AUCUNE DÉCISION AIT ÉTÉ ENCORE OBTENUE.

L'action a été MOINS VIOLENTE entre la vallée supérieure de l'Ancre et la Somme et entre la Somme et l'Oise.

NOUS AVONS PROGRESSÉ DANS LA RÉGION DE SOISSONS OU DES TRANCHÉES ENNEMIES ONT ÉTÉ PRISES.

SUR PRESQUE TOUT LE RESTE DU FRONT, L'ACCALMIE déjà signalée persiste.

EN WOEVRE, nous avons fait QUELQUES PROGRÈS entre Appremont et la Meuse et sur le Rupt de Mad.

***

Bordeaux, 5 octobre, 15 heures 25.

A NOTRE AILE GAUCHE, AU NORD DE L'OISE, LA BATAILLE CONTINUE TRÈS VIOLENTE ET SON RÉSULTAT RESTE INDÉCIS : NOUS AVONS DU, SUR CERTAINS POINTS, CÉDER DU TERRAIN.

Sur le reste du front RIEN DE CHANGÉ.

Après une BATAILLE QUI A DURÉ DIX JOURS, L'ARMÉE ALLEMANDE, qui opérait entre la frontière de la Prusse orientale et le Niémen A ÉTÉ BATTUE SUR TOUTE LA LIGNE et effectue SA RETRAITE EN ABANDONNANT UN NOMBREUX MATÉRIEL.

EN RUSSIE

Elle a complètement évacué le territoire des gouvernements de Suwalki et de Lomja.

CONSEIL DES MINISTRES

Bordeaux. — Le Conseil des Ministres, réuni sous la présidence de M. Poincaré, a entendu l'exposé fait par MM. Millerand et Delcassé de la situation militaire et diplomatique.

Puis M. Viviani a informé le Conseil qu'il avait reçu une pétition collective réclamant l'institution de prières officielles.

Le Président du Conseil a rappelé que tous les cultes sont libres dans les conditions prévues par les lois et que ces lois n'admettent en aucune façon l'intervention des pouvoirs publics dans les manifestations cultuelles.

Le Gouvernement approuva cette réponse. (Havas).

Et c'est ainsi qu'au nom des Lois qu'il a faites lui-même, pour se dispenser de la Religion, notre Gouvernement entend rester officiellement athée, alors que toute la France sent le besoin pressant du secours de Dieu et l'implore. Nos alliés, l'Empereur de Russie et le Roi d'Angleterre lui donnent pourtant de bons exemples en priant Dieu de bénir leurs armes et leurs soldats.

Suppression du visa

Bordeaux. — Des mesures destinées à améliorer les communications ont été examinées au cours d'une conférence à laquelle prirent part MM. Viviani, Ribot, Thomson et le Directeur des Services militaires et civils intéressés.

Le ministre de la Guerre a accepté de supprimer le visa du commissaire de police qui était nécessaire pour certains télégrammes.

Accélération des correspondances AVEC LES SOLDATS

Dans le but d'accélérer la transmission des lettres destinées aux soldats, le Bureau central, qui fonctionne actuellement à Bordeaux, sera rapproché des armées et recevra progressivement des attributions plus étendues qui éviteront un détour aux correspondances. (Havas).

M. Poincaré vient visiter les troupes

Bordeaux. — Depuis le début des hostilités, M. Poincaré avait exprimé l'intention de rendre visite aux armées et de leur porter ses félicitations. Il en avait été empêché jusqu'à présent par la nécessité de présider quotidiennement le Conseil des Ministres et le désir de l'autorité militaire qui jugeait que le moment n'était pas encore favorable à la réalisation de ce projet.

Les circonstances permettant aujourd'hui ce déplacement, M. Poincaré a quitté Bordeaux hier après-midi en automobile pour aller d'abord au Grand Quartier Général.

Il est accompagné de MM. Millerand et Viviani.

Pendant l'absence de M. Poincaré et de M. Viviani, les ministres se réuniront tous les matins en Conseil de Cabinet sous la présidence de M. Briand. (Havas).

Au ministère de la Guerre

Bordeaux. — Pendant l'absence de M. Millerand, l'intérim de la guerre a été confiée à M. Briand. (Havas).

Manifestations de sympathie

Paris, 5 (17 h. 20). — De nombreuses manifestations de sympathie ont eu lieu hier soir devant les consulats de France, d'Angleterre, de Belgique, de Russie et de Serbie. La population a acclamé également le Japon et le Montenegro. (Havas).

L'état de Jules Guesde

Bordeaux. — L'état de Jules Guesde et de son fils est aussi satisfaisant que possible. Tous deux ont reçu d'assez fortes contusions qui n'auront, heureusement, aucune suite.

Le chef de cabinet de Jules Guesde, qui l'accompagnait, a reçu, lui aussi, des contusions sans gravité. (Havas).

La récolte du blé dépasse nos espérances

Bordeaux, 5 (visée). — Le « Moniteur Agricole de Bordeaux » a demandé à M. Berthault, directeur de l'Agriculture au Ministère de l'Agriculture son opinion sur la production probable de la France. M. Berthault a déclaré que le rendement des récoltes a été meilleur qu'on ne l'avait supposé. On estime la récolte du blé entre 80 et 82 millions de quintaux, les besoins de la consommation et de l'industrie s'élevant à 84 millions et les quantités nécessaires aux semences à 10 millions de quintaux. Nous manquerions d'environ 13 millions pour faire face à tous nos besoins. Mais, déclara M. Berthault, maintenant que les droits de douane ont été supprimés il est à craindre que le commerce importe trop, ce qui pourrait causer une dépression dans les cours préjudiciables aux intérêts de l'Agriculture. Il y a là un point sur lequel je me prose d'attirer l'attention du ministre de l'Agriculture. (Havas).

LA FAMINE EN ALLEMAGNE

Copenhague, 4. — A la frontière ouest de l'Allemagne, la **population civile meurt presque de faim, en raison de la quantité de vivres qui doit être envoyée sur le front.**

Un riche habitant de Dusseldorf, a écrit à des amis scandinaves pour leur demander l'envoyer des légumes en conserves, car, malgré sa fortune, il ne peut pas arriver à se procurer assez à manger.

L'Allemagne continue à acheter, principalement dans les pays Scandinaves de grandes quantités de viande salée ou fumée et des vivres de tous genres. (Fournier)

Une découverte mystérieuse contre les avions allemands

Il y a deux ans, le docteur Joseph de Roisin, dont les travaux sont connus et appréciés dans le monde de l'aviation, annonça qu'il avait découvert le moyen de faire capoter les avions sans canons, sans mitrailleuses, simplement grâce à un dispositif scientifique puissant et peu coûteux.

Or, notre confrère Roidor-Séville de la « Presse Sportive », qui est le collaborateur et ami du docteur Cousin, vient d'adresser au Ministère de la Guerre une communication au sujet de cette découverte, laquelle nous permettrait de garder contre la curiosité et les bombes des aéroplanes ennemis nos réserves de guerre, notre capitale, nos forts, etc., sans pour cela distraire de notre armée aérienne des avions dont la présence peut être d'une grande utilité dans les régions où l'on se bat. (La Patrie).

LES ARMES ALLEMANDES à la bataille de la Marne

Clermont-Ferrand, 4. — Plusieurs convois de matériel, pris aux Allemands, sont arrivés à Gravenchon. Les canons, ainsi dits, sortent réellement des usines Krupp, sont d'un modèle assez ancien. On a amené une grande quantité de fusils, ramassés sur les champs de bataille de la Marne, après la retraite des Allemands. On remarque, ce qui est assez surprenant, des fusils de 1867, des fusils à aiguilles de 1870 et des baïonnettes également du vieux modèle. C'est la preuve que les Allemands ont été réduits à vider leurs arsenaux. (Fournier)

Ce que l'on pense en Angleterre du général Joffre

Londres, 30 septembre. — Le « Daily Express » fait remarquer que les Anglais ne doivent pas oublier que, dans le grand dessein pour repousser les Allemands, le principale rôle appartient aux Français, et il ajoute :

« Tout en faisant l'éloge de l'armée française, nous ne pouvons pas oublier son commandant, le ferme, le tenace, le modeste général Joffre. Il ne publie aucun manifeste pompeux et il a toutes les grandes qualités qu'un chef militaire puisse posséder : il sait faire de grands sacrifices pour obtenir des résultats plus grands encore ; il évite tout ce qui ressemble à de l'ostentation ou de l'exagération et ne déguise jamais la vérité. C'est un véritable scientifique. Sa mission est de battre les Allemands et il agit de façon à l'accomplir avec cette fermeté et ce calme qui est le gage le plus assuré du succès.

Ce que sont les Indous

Ayant demandé à un Anglais qui a longtemps habité les Indes quelles étaient ces troupes, un de nos confrères de la Franche-Comté a pu recueillir les renseignements suivants :

« La majeure partie des soldats indigènes au dévouement de qui le gouvernement a eu l'excellente idée de faire appel sera certainement composée de Ghurkas. D'origine aryenne comme nous, c'est là un petit peuple sur la fidélité duquel la Grande-Bretagne a toujours pu compter. Depuis plus d'un siècle, on chercherait en vain dans l'histoire de la conquête de l'Inde, une campagne à laquelle il n'ait pas participé, combattant avec un courage indomptable à côté de nos troupiers, et récoltant partout de nouveaux lauriers.

Ce ne sont pourtant pas des géants. De taille plutôt petite, au contraire, le teint bronzé, ils sont en revanche d'une robustesse incroyable, d'une endurance et d'une ténacité qui n'ont égales que leur bravoure et leur impétuosité. Originaires de Népaul, ils ont grandi sur les pentes de la formidable chaîne de l'Himalaya, marchent pieds nus en toute saison, sont habitués au froid le plus rigoureux comme à la chaleur la plus étouffante et ne connaissent pas plus la fatigue que la peur. A la vérité, ce sont des soldats-nés qui, pour les charges à la baïonnette, ne peuvent être comparés qu'à nos admirables turcos et dans les combats corps à corps n'ont peut-être pas d'égaux au monde.

De nombreux télégrammes officiels nous ont appris que les Allemands avaient une répulsion marquée pour les engagements à l'arme blanche. Malheur à ceux qui se laisseront approcher de trop près par les Ghurkas ! Malheur à eux surtout si les petits hommes bruns du Népaul, après une charge terrible, abandonnent tout à coup leur fusil pour faire usage de leur arme nationale, leur fameux kukri ! Lorsqu'ils ont en main ce long couteau à la lame large et tranchante comme un rasoir, les Ghurkas ne sont plus seulement des soldats, ce sont des démons déchaînés et rien au monde ne saurait leur résister.

Telles sont quelques-unes des troupes qui, depuis quelques jours, foulent le sol de France et nous aideront à libérer notre territoire envahi. »

La chasse aux officiers français

Si tout le monde en France déplore la perte énorme que nous faisons à chaque bataille d'officiers tués ou blessés, personne ne s'en étonne. Ils veulent être les premiers partout et pour donner l'exemple, pour entraîner leurs hommes ils s'exposent héroïquement au feu de l'ennemi.

Or, il y a là une imprudence... dont ils rient sans doute, mais qui peut être fatale à l'armée et compromettre le succès que nous attendons, que nous espérons tous de la valeur, de la générosité de nos soldats.

Une armée sans chef est une armée sans ordre, qui ne sait plus combattre et qui se désagrège au premier revers, qui fuit devant l'attaque, qui se laisse emporter par la première panique, parce qu'elle ne sait plus ce qu'elle doit faire.

L'héroïsme stoïque et fier devant la mort est une belle chose, mais il est des cas où la prudence s'impose plus encore que l'héroïsme et le devoir des chefs est de se conserver pour la conduite de leurs troupes et non pas de s'exposer plus qu'il ne faut à leur manquer.

L'ennemi le comprend si bien qu'il a organisé parmi ses soldats la chasse aux officiers français.

Voici à ce sujet les confidences très instructives d'un prisonnier allemand, racontées par l'*Echo de Paris* :

« Il existe dans toutes les compagnies allemandes des « premiers tireurs » qui n'ont pas d'autre mission que de tirer sur les chefs. Réunis par groupes de 3 ou 4, sous le commandement de l'un d'eux, qui est muni de jumelles, ils cherchent à découvrir un chef et ne le lâchent plus qu'ils ne l'aient tué.

« Quelquefois, ces premiers tireurs sont réunis par groupes de 12 à 15. Dans ce cas, un officier leur est adjoint et leur désigne les chefs ennemis à viser. Ils n'ont pas du tout à tirer sur les hommes de troupe et ne s'en occupent même pas : ils tirent simplement sur tout ce qui paraît être un chef.

« Si un chef ennemi est blessé et qu'il cherche à quitter la ligne de feu ou que des hommes veuillent le transporter, on tire plus vite que jamais pour essayer de l'achever. Nos officiers nous disent constamment :

— « Tuez les chefs français, et tous leurs soldats se rendront ou se sauveront ».

« Nous reconnaissons facilement les chefs français à plusieurs indices : aux gestes des bras pour faire avancer les hommes ; aux porte-cartes qui sont munis d'une plaque de métal ou de gélatine, laquelle fait un miroir où se joue le soleil ; aux manteaux ou pèlerines jetés flottant sur les épaules. Nous tirons aussi sur ceux qui observent avec des jumelles quand tous les autres hommes sont terrés. Enfin, on voit souvent à 100 mètres en arrière de la ligne de feu un petit groupe de 3 ou 4 soldats qui ne se couchent jamais, mais qui restent à genoux. Nous les visons attentivement. Ils nous laissent supposer qu'il y a, derrière, d'autres troupes et qu'ils sont, eux, les chefs de bataillon ou les colonels de leurs hommes de liaison ».

La leçon, semble-t-il, est bonne à recevoir. Nous y apprenons pourquoi la guerre consomme tant d'officiers et comment ils pourraient éviter, avec un peu de prudence, de tomber en si grand nombre, au grand dommage de leurs troupes elles-mêmes.

Le droit d'être traités en catholiques

La « Libre Parole » publie une lettre du sergent P..., socialiste, en traitement à l'hôpital militaire de J... Voici un extrait de sa lettre :

« Les camarades et moi tenons à vous remercier, ne pouvant pour le moment faire plus, pour les bonnes paroles que vous prodiguez à notre défense. Il est donc vrai, que pendant que nous nous faisons trouer la peau ..... Bordeaux fait de la bonne besogne ! On nous avait assuré en partant, sur la demande formelle de camarades, que les secours religieux seraient immédiatement accordés à tous ceux qui en manifesteraient le désir. Et voilà que par votre journal nous apprenons que des camarades se voient en butte à toutes sortes de tracasseries à ce sujet. Il faut que cela finisse ; il faut que l'on sache, qu'on se convainque que l'immense majorité des soldats actuellement au feu exigent les secours du prêtre, et que la plupart d'entre eux ne veulent pas mourir comme des chiens dans un fossé. Moi-même, Monsieur, loin d'être dévot, ayant été, avant la guerre, socialiste à outrance, et de là peu enclin aux visites des églises, j'ai imité mes camarades avec foi, et je vous assure qu'il y avait longtemps que pareille chose ne m'était arrivée. Nous croyons avoir le droit d'exiger cela, et qu'on ne nous traite pas tout à fait comme des bêtes. Ce droit nous sommes allés le chercher sous les balles prussiennes. Dites donc à ..... qu'après la guerre les camarades socialistes se souviendront d'eux. »

Allemands, curés et églises

L'« Eclair de l'Est » annonce que M. l'abbé Barbot, curé de Rehainville, a été tué sur le champ de bataille vers le milieu du mois, alors qu'il relevait des blessés ; que M. l'abbé Thiriet, curé de Deuxville, a été fusillé par les troupes du kaiser, le 15 septembre, à Crion, avec M. Bajolet, maire de la commune, sans aucun prétexte, ou plutôt sous un faux prétexte.

Presque toutes les église des paroisses environnant le Couronné de Nancy et la ville de Lunéville sont détruites.

LE REMOUS DES AMES

Nous parlions hier du mystérieux travail que cette terrible guerre opère dans les âmes.

On nous a communiqué dans la journée une lettre d'un brave combattant lillois qui révèle à sa manière la profondeur de ce travail divin.

Cette lettre émane d'un ouvrier, naguère militant de la libre-pensée. Nous en reproduisons l'extrait suivant dont nous respectons scrupuleusement le style et l'orthographe :

« 22 septembre 1914.

« Mon vieux Alphonce,

« Je ne voudrais pas entreprendre (même si ça m'étais permis) de t'expliquer ce que ce mot ? Guerre signifie. Non, tu le comprendras par les quelques lignes qui vont suivre ! Tu sais à quel point j'étais devenu impie, à quel degrés j'étais sepetique, et bien pour esseyer de te faire comprendre les impressions que me produisent les péripéties par lesquelles nous passons, sache qu'il ne se passent quelques heures des journées qui s'écoulent sans que le grand pécheur que j'étais n'ai réciter quelques *avés* et ce, avec la plus grande sincérité que le plus croyants n'apporte à réciter sa prière. Conclusions mon cher Alphonce ? Quand je serai revenu, car inutile de te dire à quel point ce désir est en moi, quand je serai revenu, j'aurais l'occasion de te donner quelques détails. Ma femme m'écrit... »

Nous ne pensions pas, en écrivant notre article de lundi, recevoir si tôt un aussi touchant et aussi éloquent témoignage de ce que nous avons appelé, après Barrès : « le remous des âmes ».

Les mobilisés du Nord en Limousin

Mgr Quilliet, évêque de Limoges, a continué dimanche, dit la « Gazette du Centre », ses visites aux mobilisés du Nord.

Après sa messe dite le matin, aux blessés de la caserne des chasseurs, Sa Grandeur s'est rendue à la chapelle Jeanne-d'Arc, insuffisante à contenir les nombreux artilleurs accourus de tous côtés ; puis le soir, à Séreilhac, où se trouve un important dépôt de Lillois et d'Artésiens.

Tous sont heureux d'entendre la parole d'un évêque, dont le cœur, ils le sentent, vibre à l'unisson des cœurs de tous les enfants de France, pour en partager toutes les épreuves et en vivre toutes les joies, et qui, croirait-on, a été envoyé, à dessein à Limoges, par la Providence, pour y consoler et encourager ceux que lui-même quittait, il y a quelques mois à peine, avec tant de regrets.

Aussi ils accourent en foule partout où sa présence est annoncée.

Sa parole émeut profondément les âmes. Elle est simple et tout apostolique, tantôt attendrissante quand elle rappelle à ces hommes qui ont dû accepter déjà tant de sacrifices, le devoir pressant de la patrie pour la patrie, pour leurs familles laissées à l'abandon, pour les blessés et les morts qui se sont généreusement immolés pour le salut de la France, tantôt excitatrice de louange et de vaillance, quand elle s'arrête avec complaisance sur les traits d'héroïsme dont chaque jour nous apporte une si belle gerbe, tantôt convaincante quand elle montre l'obligation d'être fidèles à Dieu, dans le présent et dans l'avenir, si nous voulons que Dieu à son tour se montre miséricordieux à notre égard.

Mais que sous le coup de l'émotion, les yeux de ses auditeurs se remplissent de larmes, ou que les visages rayonnent d'une mâle énergie, on sent que l'évêque a conquis le peuple que lui donne momentanément la guerre, comme déjà il avait conquis le peuple que lui a confié la sainte Eglise, et si des défaillances sont encore possibles dans l'avenir, il n'est pas douteux que le grain ainsi semé au prix, certes, de grandes et constantes fatigues, ne produise plus tard une belle moisson qui viendra réjouir tous les cœurs chrétiens.

Qui a pris les fruits ?

Dans une ville récemment occupée par les Allemands, le général commandant les troupes, avisant une maison de bonne apparence, y entra s'y faire servir à déjeuner, sans autre forme de procès. La maîtresse de maison fit les choses convenablement, et, au dessert, elle présenta des fruits provenant de son verger, qui firent l'admiration.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, réapparition du général. On lui sert son repas, mais la maîtresse de maison s'excuse de ne pouvoir lui offrir des fruits semblables à ceux qu'il avait mangés la veille : Durant la nuit, raconte-t-elle, les troupes avaient dévalisé son verger.

Le général, furieux, fait appeler le capitaine commandant la compagnie coupable et, devant la dame, le tance vertement sur la conduite de ses hommes.

L'après-midi, après que le général eut quitté la maison, le capitaine y revint, demandant à parler à la propriétaire : « Madame, lui dit-il, je suis avocat dans une grande ville d'Allemagne et je suis honteux que vous puissiez me croire coupable d'avoir toléré le pillage de votre verger. La vérité est tout autre. Devant le général, je n'ai pu naturellement m'expliquer, mais maintenant je tiens à vous assurer que le pillage fut commis sur les ordres exprès du général lui-même. Et si je pouvais vous conduire à son fourgon, vous y verriez vos fruits soigneusement emballés ! »

L'Indépendant P.-D.-C.

Ma petite vendeuse de journaux explique...

Ce matin, nous écrit un de nos amis, qui se de ma petite vendeuse de journaux une explication fort suggestive des blancs que la censure commet dans chaque numéro de la *Croix du Nord*.

Pendant que la fillette fouillait dans sa poche pour me rendre la monnaie de ma pièce, je lui dis par manière de plaisanterie, en lui montrant les deux larges fenêtres taillées en plein texte :

— C'est-il pour les gens qui ne savent pas lire qu'on laisse ainsi du blanc dans la *Croix* ?

— Non, Monsieur, me répond la petite vendeuse qui n'y entend pas malice ; c'est parce que ce qu'on y disait c'est trop vrai.

Les Allemands autour de Lille

Pour parler des incursions que les Allemands viennent de faire dans notre banlieue, nous avons cru sage d'attendre que Lille fût définitivement dégagé. C'est maintenant chose faite et nous pouvons parler sans imprudence.

UNE ATTAQUE SOUDAINE

Dimanche matin, à 11 h. 35, une brusque fusillade éclata aux abords de la gare de Lille. Coup sur coup, une centaine de balles vinrent se perdre aux environs de la cour de la grande vitesse. D'autres projectiles suivirent à intervalles très rapprochés.

D'où cela venait-il ?

Voici !

Le matin, vers 6 h. 1/4, on apercevait deux cyclistes et 15 cavaliers allemands sur la route nationale de Tournai à Lille. D'autres suivaient. Il y en avait, dit-on, de trois régiments.

La place de Lille fut prévenue. Elle envoya des gendarmes et posta des troupes aux bons endroits.

Vers 10 heures du matin, une rencontre se produisit à Ascq, puis ce fut l'avancée sur Hellemmes. A onze heures, l'ennemi prenait possession de Fives, et c'est de là qu'il lâchait, à toute vapeur, un peu plus tard, une locomotive dans la direction de la gare de Lille. La machine vint s'écraser contre un butoir, près du halle de la grande vitesse.

En même temps l'ennemi faisait pleuvoir les balles sur la gare.

L'émoi provoqué en ville par la soudaineté de l'attaque ne fut pas de longue durée. Les nombreux promeneurs qui se trouvaient place de la Gare, rue Faidherbe et Grand'Place, remontèrent les rues Nationale, Esquermoise, etc...., et regagnèrent leur logis, bien sagement. Le service d'ordre fut admirablement fait par notre police, qui évita, avec tact et fermeté, toute panique et tout désordre.

NOS SOLDATS RIPOSTENT

Aussi bien, la population n'avait pas sujet de trop s'inquiéter. Pour brusquée que fût l'attaque, nos troupes l'attendaient. Et, à la fusillade allemande, qui partait du pont supérieur de Fives, la nôtre, tout aussi nourrie, ne tarda guère à répondre.

Ce duel émouvant se poursuivit jusqu'à 6 heures du soir environ. Visiblement, les nôtres gagnaient du terrain. Les balles allemandes devenaient toujours plus rares, les coups de l'ennemi plus lointains. A la brume, nous avions conquis des positions très favorables.

LE CANON S'EN MÊLE

Les fusils ne furent point seuls à parler dans cette première rencontre.

Les Allemands qui occupaient Fives,